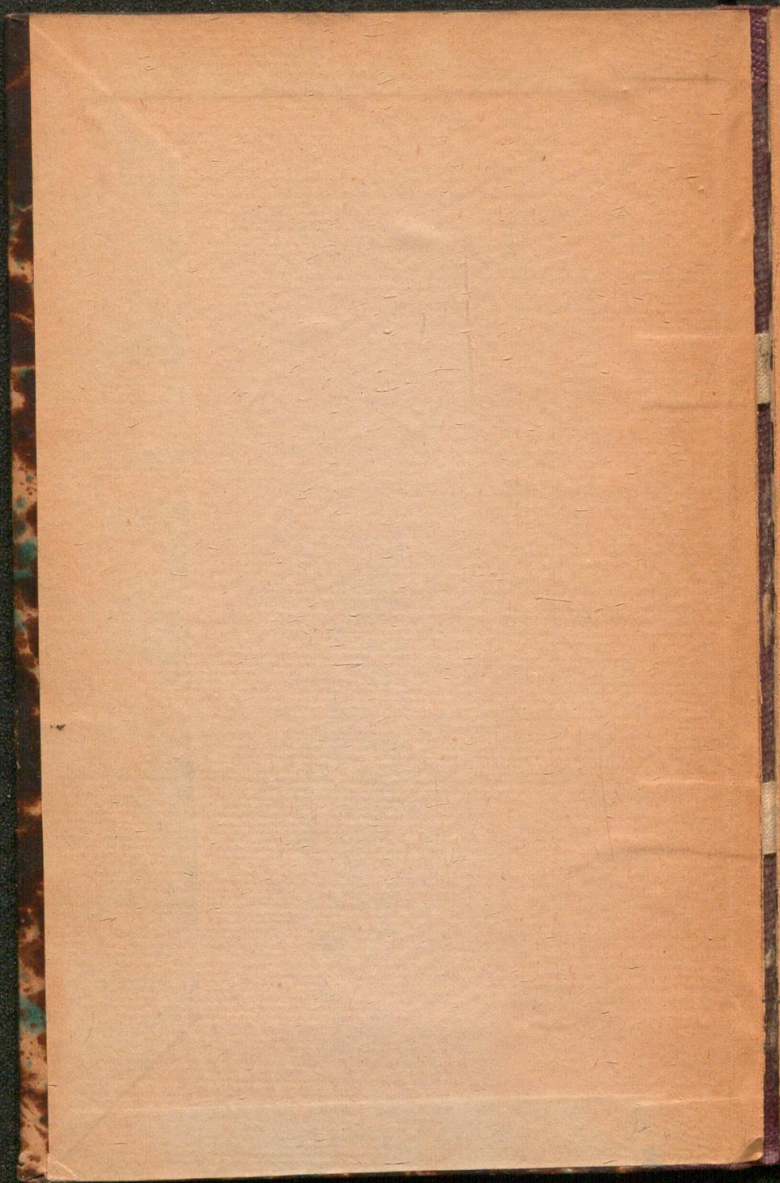
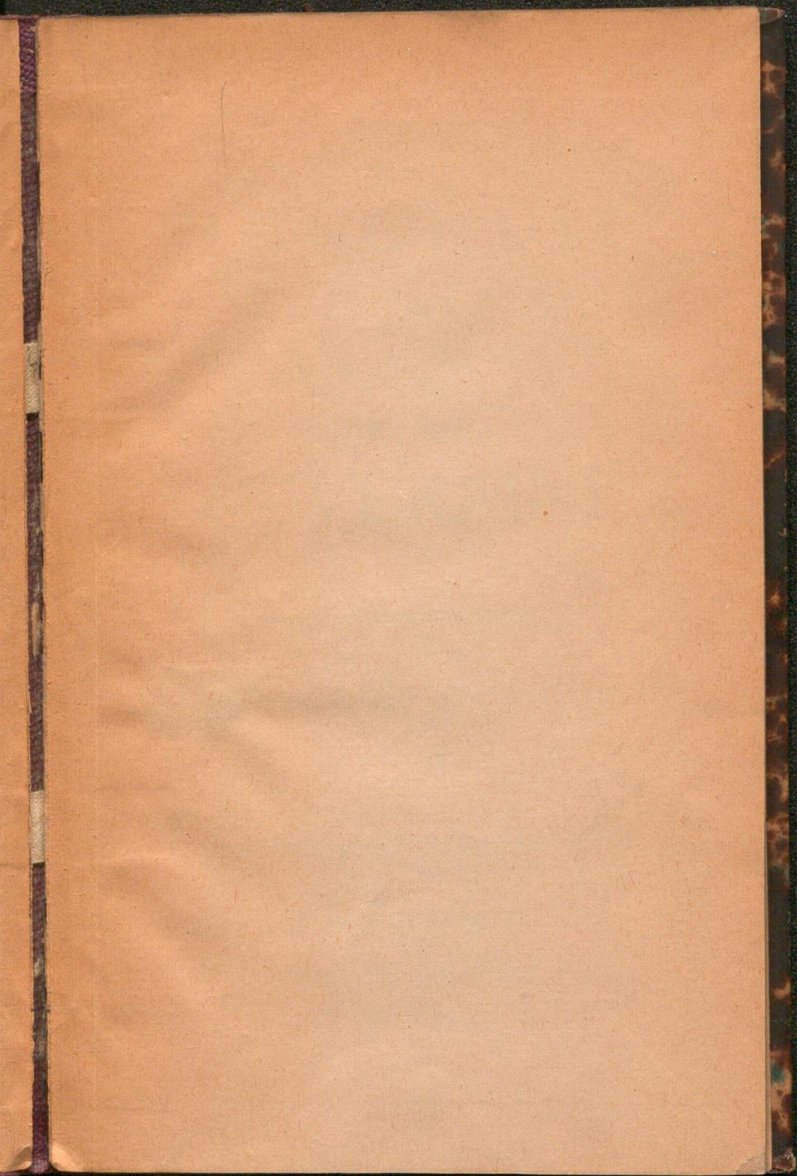


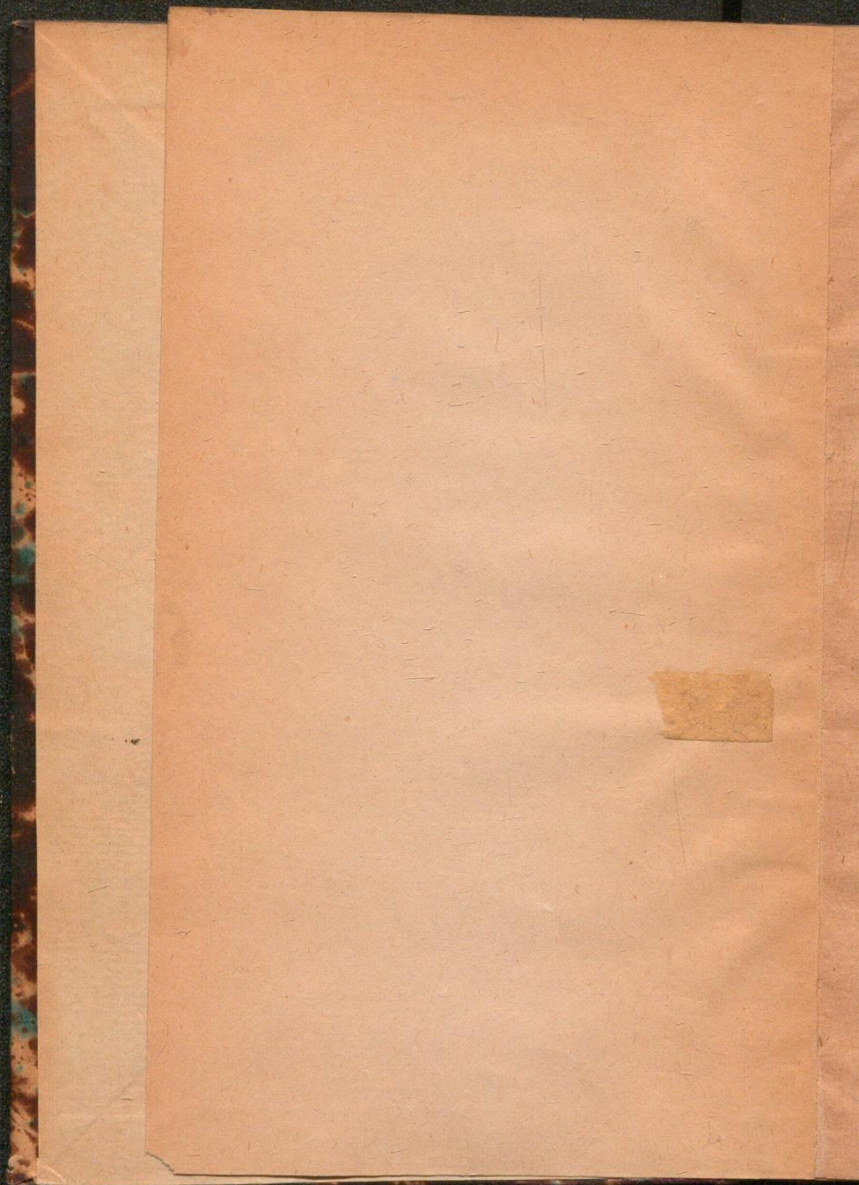
Wiener Stadt-Bibliothek.

13815

A







DISCOURS
D'UN
HONGROIS
À SA PATRIE
SUR LA MORT
DE SA
SOUVERAINE.

Traduit de l'Allemand.

PAR J. C. . . .

A VIENNE,
CHEZ RUDOLPHE GRÆFFER, 1781.

II. 5325





Courbée abattue sous le poids de ta douleur, permets, ô chere patrie, à un de tes foibles rejettons, de joindre ses gémissemens à l'affliction qui te dévore, permets de t'exprimer d'une voix entrecoupée de sanglots l'excès de sa douleur, de pleurer avec ses freres la perte de la

mere bien aimée ! oui, tu le permettras, tu n'envieras pas à un cœur filial ce foible soulagement, cette seule & unique consolation, & tu ne feras pas tomber sur moi ta malédiction, si je t'enfonce encor une fois le poignard dans le sein.

C'en est fait ! le glaive flamboiant qui menaçoit depuis quelques jours nos têtes ; s'est appesanti. Le coup a frappé l'objet de notre amour, & de nos hommages ; il nous a enlevé la grande MARIE THÉRESE — il nous la ravie à jamais. Sa main bienfaisante qui recompensoit généreusement les plus légers services, qui

nous donnoit, toutes les fois que nous avions le bonheur de la lui baïser, des marques énergiques de son affection & de sa bienveillance particulière, cette main est roide, glacée, sans mouvement. Ses yeux qui jettoient la consolation dans tous les cœurs, qui les attiroient à elle, qui se plaisoient à nous rechercher parmi la foule & à nous reconnoître par l'habillement national, pour nous assurer de ses graces & de son attachement, ses yeux sont fermés pour nous. Sa bouche si persuasive, si convaincante, ne rendra plus désormais aucun accent, nous ne l'entendrons plus prononcer ces mots re-

marquables, *mes Hongrois*, expression qui fortifioit nos ames, expression si puissante dans la bouche des Souverains.

Helas ! pour cette fois l'être suprême a été sourd aux instantes prières qu'il avoit exaucées il y a quinze ans dans une occasion bien plus dangereuse. Mais sa justice devoit récompenser ses merites, la mesure en étoit remplie. Les biens fragiles de la terre n'étoient plus une récompense proportionnée aux vertus sublimes d'une Princesse consommée dans les pénibles travaux d'un gouvernement de quarante ans, consacrés à

étendre la religion & à l'établir sur des fondemens inébranlables, à affermir dans ses vastes états la sûreté & le repos public, à verser l'abondance & la prospérité sur des sujets qui lui sont redevables de leur bonheur, à ouvrir les sources de la vie à une multitude innombrable de veuves, d'orphelins, d'indigens. Quel autre prix pouvoit attendre celle, pour qui le monde n'avoit plus ni trefors, ni dignités, ni titres honorables à offrir, que des délices célestes, un bonheur éternel?

THÉRÈSE réside maintenant au sein de la divinité, environnée de

gloire, son front radieux est orné de couronnes immortelles, elle est assise devant le trône de tous les trônes, devant le Roi de tous les Rois. T H É R E S E n'est donc plus notre souveraine. Quoi ! elle ne l'est plus — Ah ! elle l'est bien plus encor, elle est notre protectrice, & intercede pour nous auprès du Toutpuissant. C'est là que son œil ose hazarder un regard plus profond dans les destins ténébreux des mortels, & détourner par ses prières, ses instances, la main armée du juge sévère prêt à faire éclater sa vengeance.

Ames bienheureuses, vous qui sous son règne avez achevé votre carrière,

vous, qui peut-être lui êtes redevables de votre bonheur éternel en imitant son exemple, vous qu'elle a aidé de ses conseils, forcé peut-être à marcher dans les voies de la justice — Dites-nous, si nous pouvons vous comprendre, dites-nous, quel trône occupe celle que vous avez si souvent vû assise sur des trônes perissables avec tout l'eclat & toute la pompe des grandeurs. Montrez-nous, le degré d'élévation que l'Eternel a préparé à ceux qui ont gouverné si glorieusement son royaume sur terre. Faites nous entendre une seule — une seule voix du cœur nombreux dont les cris d'allegresse ont retenti dans la voute des cieux au mo-

ment de son arrivée . . . Dites nous si celui a qui rien n'échappe entra avec elle en jugement ? s'il fit paroître devant son tribunal redoutable sa juste

T H É R È S E .

Souhaits vainement formés par des mortels, il n'y a que des ames célestes qui puissent en jouir. Bornons nous à réfléchir sur les traits frappans que l'heroïne expirante nous a laissés, a peine pourrons-nous donner un effort assez sublime à nos idées pour les saisir & les comprendre.

Venez, mes freres, approchés avec moi du lit de notre Mere ! voyés avec

quelle grandeur expire celle qui fut toujours, grande pendant sa vie. L'Éternel donne ses ordres, elle y est déjà résignée. On n'ose lui pallier le moment de sa dissolution prochaine. Elle même prend les plus exactes informations touchant sa mort. Toujours inébranlable, *Je viens*, dit-elle, elle souhaita quelque jours seulement — il ne lui en falloit pas beaucoup — pour se préparer au grand jugement, pour satisfaire encor une fois pleinement son ardent desir de faire du bien à la vraie indigence, & pour remettre ensuite le grand ouvrage élevé au nom du très-haut & achevé à son honneur, entre les mains de celui là seul auquel

il pouvoit être confié avec tranquillité & assurance.

Ses jours précieux s'écouloient au milieu des pénibles travaux que le moindre délaſſement pouvoit à peine interrompre. La mort même ne devoit pas la trouver dans le repos — elle devoit la trouver de bout, attachée au gouvernail — occupée aux fonctions d'une Souveraine. La plume ne tombe pas encor de la main déjà engourdie qui preſcrivoit des loix aux nations. Cette ame céleſte écrivoit encor des monumens ineffaçables de la grandeur humaine.

Vénérables Hongrois, vous dont
 le front a blanchi sous un long cercle
 d'années, portez ici vos pas, soyez
 témoins d'un spectacle que des siècles
 n'ont pas encore vû & que des siècles
 futurs ne verront jamais. Vous fûtes
 présents lorsque la plus belle, la plus
 illustre princesse monta dans les plus
 brillants jours de son âge sur le trône
 chancelant de notre patrie avec l'air
 & le port d'une Déesse. Elle vous pré-
 senta sur ses bras son nourisson, son
 premier né, son JOSEPH, & vous
 montra votre futur Souverain — *sang*
 & *vie* — dites-vous alors, vaillans
 compatriotes, d'une voix unanime en
 déployant vos armes invincibles —

sang & vie pour vous bien aimée

THÉRESE.

Voyés! elle descend maintenant de ce trône solidement affermi pour l'avenir, intimément convaincue de la justice & de l'intégrité de son administration, voyés, quelle tranquillité, quelle majestueuse sérénité l'accompagne encor. Cependant avant de quitter ce haut rang, elle tient son bras appuyé sur ce même fils, lui recommandant ses chers Hongrois, dont elle vafe séparer. En vous présentant ce fils, elle vous presente votre Souverain, doué, rempli de toutes les éminentes qualités, de sa douceur,

de son amour pour la justice, de toute sa grandeur. Donnés, mes freres, à la mourante cette consolation dans sa tombe, montrez - lui pour la derniere fois que vous n'êtes pas indigne de sa tendresse, de ses soins maternelles, que vous êtes encor ses fideles , ses vailians Hongrois , — dites avec moi d'une voix unanime — *sang & vie — sang & vie pour vous bien aimé* JOSEPH.

Cependant elle se dispose à presenter à son créateur ses dernieres offrandes , elle remplit les derniers devoirs de mere à l'égard de son auguste famille, elle distribue aux fideles soutiens de ses états les dernieres recom-

penſes, au pauvre le dernier ſoulage-
ment, & à toutes ſes provinces ſa
derniere bénédiction.

C'eſt ainſi que tout fut conſommé —
déjà l'ange de la mort avance pour ex-
écuter l'ordre ſévère du Toutpuiffant.
L'héroïne le conſidère, le fixe, compte
chacun de ſes pas, ſon regard effroia-
ble ne peut ébranler ſa fermeté, ſon
courage — déjà ſa main meurtrière
ſ'appesantit & ferre par degrés ce cœur
généreux & cette inconcevable Prin-
ceſſe demande encor tranquillement
ſi c'eſt la mort ?

Entre

Entre mille heros, en est-il un, qui mourut d'une maniere aussi héroïque ? O Patrie ! tu te glorifies encor de porter le nom de Royaume Apostolique, tu ne nourris pas dans ton sein des impies qui se monquent des choses saintes — des insensés qui nient la religion. Si dans tes limites il se trouve quelques uns de ces monstres ou malheureux, conduis les ici : y en auroit-il un seul capable de soutenir ce regard avec un cœur endurci ? un seul qui ofat méconnoître à quel degré de grandeur la religion élève l'homme, & qui ne fouhaitat mourir d'une pareille mort — s'il en est quelques uns, préserve tes enfans de leur

haleine — rejette les loin de tes frontières.

Grand Dieu ! — ce quelle sentoit étoit la mort — un moment après ayant incliné sa tête elle expira.

* * *

Chers Compatriotes vous avés vu en quoi residoit la vraie grandeur. Suivés l'exemple de votre guide. Soyés aussi grands qu'elle, rendés avec soumission votre bien aimée Princesse à celui qui vous l'avoit prêtée. Ne lui enviés pas un bonheur pour lequel elle a combattu pendant l'espace de quarante années remplies de peines & de travaux, arretés le cours de vos

larmes — tournés toute votre attention vers la reconnoissance que vous devés à la Souveraine. Elle defendit à la verité toute pompe funèbre, tout mausolée, tout éloge. Mais pour cette fois il est du devoir de se refuser à l'obeissance.

Si cependant ses ordres dictés par son humilité vous sont sacrés même après sa mort, ne lui élevés aucun monument. Son plus beau monument sera celui qui se perpetuera dans le cœur de nos neveux. Elevés en plutot un à vous mêmes pour marque éternelle de votre reconnoissance. La postérité doit avoir des preuves irré-

fragables qu'au dix-huitième siècle qui vit naître **THERÈSE**, il y avoit sous son sceptre une nation courageuse, sensible & reconnoissante.

Mais quelle espèce de monument pourra suffire à exprimer nos sentimens ? des urnes ? des statues ? des arcs de triomphe ? des portiques ? ouvrages beaucoup trop foibles, inventés par la vaine gloire à l'honneur de ceux qui n'en sont pas dignes & par celà même usés depuis longtems. A une merveille du monde on ne peut consacrer qu'une autre merveille. Une Souveraine telle que l'Europe n'en a encor vue mérite aussi un

monument tel que jamais l'Europe n'en a vû; élevons lui une pyramide que ni le tems rongeur, ni les injures de l'air ne puissent détruire, qu'elle soit plus haute que celle des égyptiens. Jettons en les fondemens au centre de notre patrie, sur la célèbre plaine de Rakos; sa vaste étendue nous laissera de l'emplacement pour une seconde — vous me comprenez. Mettons pour inscription sur chacun des côtés ces quatre paroles que le bronze transmettra à notre posterité :

LA HONGRIE
 A' MARIE THERÉSE.
 SA REINE
 SA MERE.

Gardons nous d'y ajouter une seule parole. Les plus fortes expressions aux quelles les langues puissent atteindre sont trop foibles pour en exprimer davantage. Laissez les autres nations donner à leurs souverains les noms de *bons*, d'*aimés*, de *grands*, d'*invincibles*, de *conquerans de la terre* : ces nations n'avoient pas de **M A R I E T H É R È S E**, nous seuls pouvons nous en glorifier, nous seuls pouvons lui donner le surnom de mere, ce mot dit tout. Dites moi quel est le fils qui pour ériger ce pompeux monument à la mere commune ne veuille y avoir sa pierre, dut-il même la porter sur son dos ?

Que nos voisins ne voyagent plus dans d'autres parties de la terre — qu'ils passent directement en Hongrie pour y admirer avec étonnement une des merveilles du monde. Qu'ils y viennent, & ils y verront qu'une nation qui a été grande jusqu'ici par sa probité & sa valeur, ne l'est pas moins dans ses entreprises de sa reconnaissance : ils appercevront dans le lointain l'ouvrage de nos mains patriotiques — de loin ils verront briller l'or du nom de MARIE THÉRESE — l'or du nom de mere. Quand ils s'en éloigneront, un souhait secret doit s'élever dans leurs cœurs, puissions-nous aussi, diront-ils, ériger

bientôt dans notre patrie de semblables pyramides — les décorer sans flatterie, comme celle-là, du tendre nom de père.

Chere Patrie! tu as aussi des Orateurs, je les connois, invite les à écrire non un panégyrique de THÉRESE — elle la défendu — prie les seulement de travailler a un régître de ses actions pour nos neveux. Mais qu' aucun deux n'entreprenne de peindre THÉRESE dans un tableau. Un Démosthène seroit aussi peu en état de concentrer dans l'espace de quelques feuilles, dans un discours de quelques heures la matière im-

menſe de quarante années, que l'enfant de verſer tout l'océan dans une conque. Chaque état doit avoir ſon orateur particulier, que chacun choiſiſſe le ſien, l'habitant de la campagne, celui des villes, le guerrier, la cour de juſtice, les académies, l'églife, que chacun ne touche qu'une partie des bienfaits qui lui ont été prodigués par la main de *l'Auguſte Souveraine*, & l'abondance de la matière épuifera ſon éloquence & ſon haleine.

Cependant tout ce que nous conſtruifons pour rendre ce ſacré ſouvenir immortel, ce que nous prononçons

sur la chaire, les doux accents que nous empruntons de la lyre, ce que nous écrivons dans les livres & gravons sur le marbre, tout cela n'est que poussière en comparaison de ce que cette Princesse bien aimée nous a laissé de son souvenir, souvenir formé & nourri de son propre sang. Le Fils qu'elle porta autrefois sur son beau sein, qui depuis longtems s'étoit chargé d'une partie du fardeau de ses états, qui, le cœur percé de douleur, ne quitta pourtant pas ses côtés, & lui prodigua ses tendres soins, jusqu'à ce quelle eut rendu le dernier soupir — c'est ce Fils qu'elle nous laisse

pour un précieux souvenir — ce Fils
qui est tout elle même.

Venés, grand Monarque, venés
auprès de Votre fidèle peuple. Il
Vous beni aussi souvent que Vous
avés daigné le rendre heureux par
Votre auguste présence; il Vous a
beni avec une joie remplie de véné-
ration. Vous connoissés Votre peu-
ple — mais il Vous connoit aussi.
Mettés le à l'épreuve. Renoncés au
droit que Vous donne la naissance —
laissés - lui le pouvoir de se choisir
un Roi — d'une voix unanime il
Vous proclamera pour son Souverain,

il se prosternera à Vos piés, Vous
présentera sa couronne, & Vous pri-
era, les larmes aux yeux, de ne pas
méconnoître Votre peuple, l'héritage
de Votre Mere. Non ! Vous venés,
Vous prenés possession de ses droits —
Vous êtes notre Roi — entrés donc
pleinement en puissance de ces droits
qu'elle Vous a laissés & daignés à
Votre tour être aussi notre Pere. —



